

Introduction

Je n'ai que peu de temps pour vous parler. A quelques encablures, ils me font face. Ils sont nombreux, tout de noir vêtus. Ils me regardent fixement. Qui sont-ils ? Que me veulent-ils ? Je dois agir, et vite !

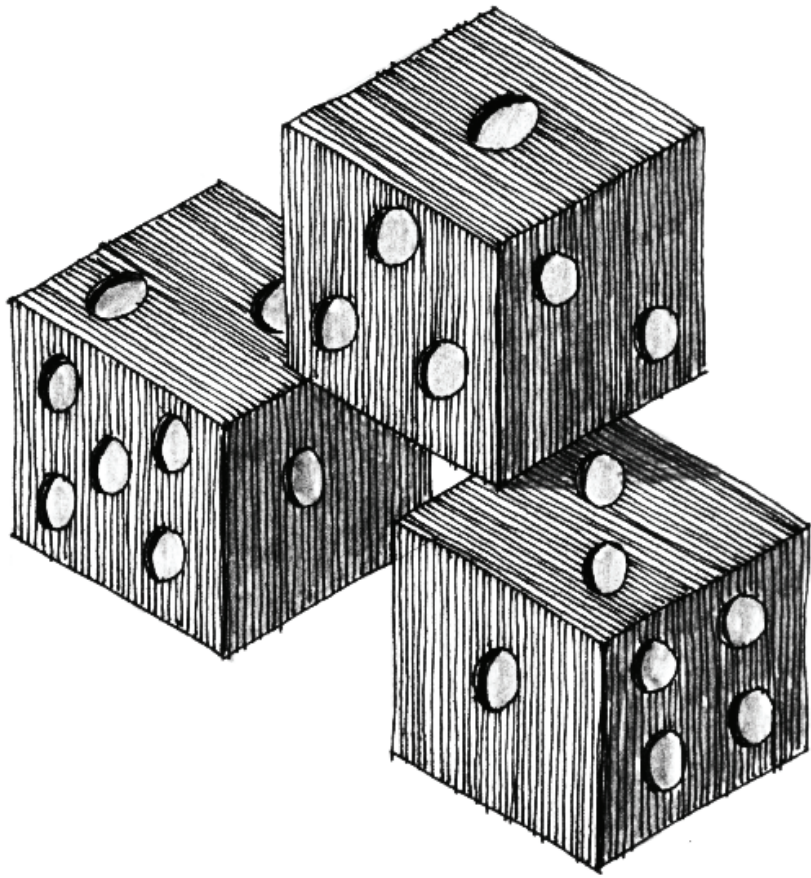
Je me sens revenu en un temps incertain, où les plus simples gestes de l'existence me semblent à réinventer. Ma barque s'est aventurée sur une mer déchaînée et je suis heureux qu'elle ait atteint l'autre rive. Je suis abasourdi par l'aventure que je viens de vivre et les repères si familiers se sont estompés pour faire place à de nouveaux, plus énigmatiques les uns que les autres. J'ai survécu à cette épreuve dans laquelle je m'étais jeté à corps perdu. Plus qu'une simple survivance, je me sens plus fort qu'avant et je suis prêt à poursuivre ma route. Cependant, malgré une euphorie étonnante, je me sens désarmé face à cette nouvelle donne. Le calme est revenu, certes, mais l'incertitude quant aux gestes et actions à poser m'incite à prendre un moment de réflexion.

Ils sont là, face à moi, mais tant pis ! Je veux prendre le temps de vous conter l'hallucinante aventure que je viens de vivre ! Je dois le faire pour me prouver à moi-même que ce n'était pas

qu'un rêve et pour me permettre de mieux assimiler la richesse de l'expérience vécue.

Entrez dans ce récit. Glissez-vous dans ma peau et revivez les événements. Ouvrez votre cœur. Laissez votre esprit libre flotter au fil des mots. Si vous ne le pouvez pas maintenant, alors refermez ce livre immédiatement... Vous le rouvrirez peut-être plus tard...

Etes-vous prêts ? Alors suivez-moi. Peut-être ai-je sombré dans la folie. Qui sait ? Mais je m'y sens bien.



Case 26 – Les dés

Tout commence en ce jour de février. Il fait gris et froid. La neige est tombée toute la journée, recouvrant la campagne de son manteau blanc.

Seul à la maison, les mains dans les poches, je contemple par la fenêtre le charmant ballet des moineaux. Chassés par les vagues d'étourneaux, ils s'évertuent à grappiller les quelques graines de sésame et les miettes de pain déposées sur la mangeoire. Quel bonheur de voir leur agilité lorsque les gloutons en cuir noir s'abattent sur eux ! Chacun y trouve finalement son compte et tous les oiseaux repartent le gosier plein vers leurs destinations mystérieuses, au cœur des haies et des buissons. Le lard continue à se balancer à la mangeoire bien après leur départ, battant la mesure du temps qui passe d'un repas à l'autre, rythmant le grognement des petits gésiers affamés.

Je suis un peu las de cet hiver qui n'en finit pas. L'année passée a été dure et les complications habituelles m'ont semblé plus lourdes qu'à l'accoutumée. J'ai parfois l'impression que rien n'avance et qu'il faut tirer deux fois plus fort pour faire avancer le baudet ! Les siestes et les nuits ne parviennent plus à me donner l'énergie qui

d'habitude ne me manque pas. Le « baudet » que je suis traîne un peu la patte...

Je tire une bouffée de ma pipe, bourrée de mon tabac préféré, celui qui vient de Corbion, près de Bouillon au creux de la Semois. Je n'aime pas seulement le goût de ce tabac mais j'apprécie par-dessus tout sa fragrance. J'aime aussi voir les volutes de fumées qui s'élèvent au-dessus de moi et qui emplissent mon bureau d'un parfum inégalé.

Les volutes s'élevant de ma pipe ne sont pas la cause de ma lassitude. Ma vie de juriste a été exaltante et exaltée. Courant de rendez-vous en dîners d'affaires et de salles d'audience en conférences, j'ai réussi à me faire une jolie place au soleil. Avec détermination et persévérance, je jugeais les hommes en âme et conscience, contre vents et marées. J'ai publié pas mal d'articles et, par mon action de tous les jours, j'ai influencé la jurisprudence et sans doute été à la base de quelques nouveaux concepts qui ont apporté plus de clarté dans l'exécution des sentences.

Je pense sincèrement avoir réussi cette vie professionnelle. Je vis dans une jolie villa au cœur de la campagne brabançonne. Je conduis une voiture allemande de grosse cylindrée dont j'aime faire rugir le moteur au vent de la vitesse. J'ai une chasse bien à moi où je débusque la

bernache à la belle saison, une collection de peintures patiemment rassemblée, bref, en un mot, c'est Byzance...

Cependant, le rythme effréné de ma vie quotidienne ne m'a laissé que peu de temps pour me préoccuper de la gente féminine. Aux quelques conquêtes de ma jeunesse ont succédé les rares conquêtes de ma cinquantaine grisonnante, tant et si bien que la solitude me tient régulièrement lieu de compagne dans ma grande maison.

Les somptueux tableaux de maître qui ornent mes murs me rappellent sans cesse qu'au fond de l'armoire du vestibule somnolent mes pinceaux, la couleur et la toile blanche. J'aime la magie de la peinture. J'aime que, du mélange des couleurs, de la douceur du pinceau sur la toile, de la tendresse d'une touche discrète, naisse le plus rayonnant des portraits, la plus subtile des natures mortes, le plus doux paysage. La peinture est une passion dont je laisse peu à peu la dictature du temps étouffer l'inextinguible flamme.

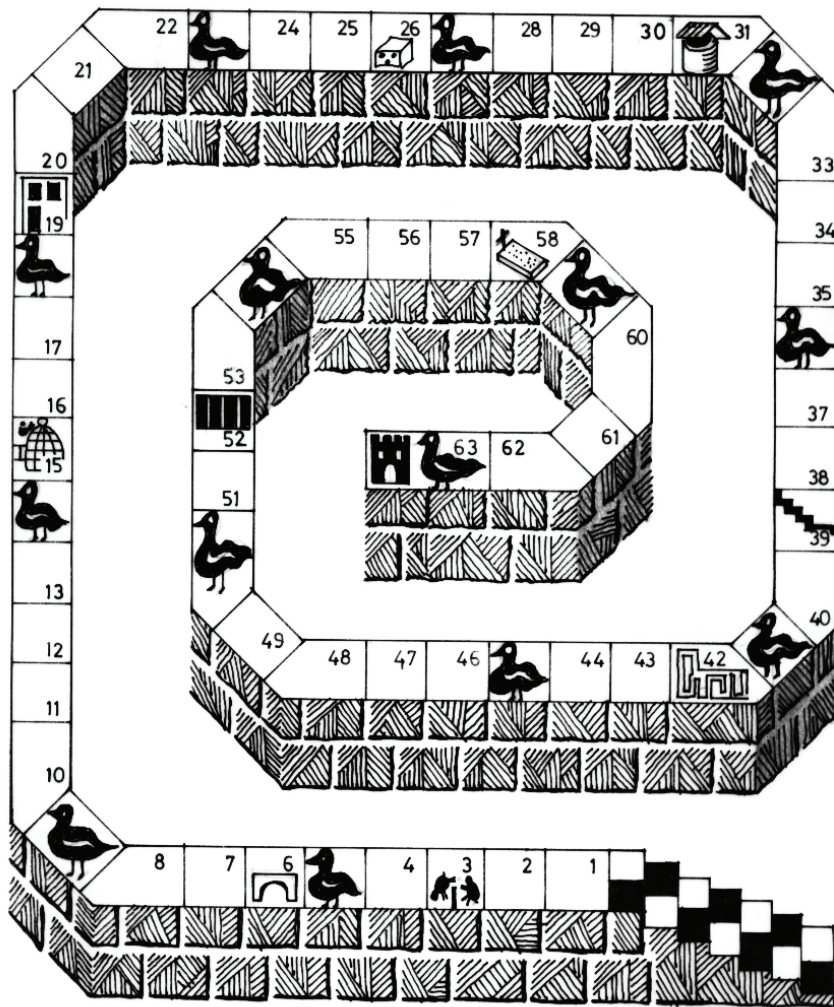
En ce mois de février, après toutes ces années de labeur, d'honneurs et d'abnégation, le temps est venu de prendre une décision. Car l'envie d'autre chose s'est installée en moi depuis quelques temps et celle-ci devient une véritable obsession. C'est comme si le cours de ma vie dépendait de

son assouvissement. Une révolution tranquille a fait son œuvre en moi. Je fomenté la séduisante idée d'acheter une maison en Gaume, de m'y retirer et d'échapper ainsi peu à peu aux tourbillons incessants de ma vie professionnelle.

Je ressens un besoin impérieux de rompre avec l'habitude avant qu'il ne soit trop tard. Je veux profiter de ce repère secret pour me régénérer. Marcher dans la nature et respirer à pleins poumons. Fermer les yeux et méditer au rythme du chant des oiseaux. Prendre à nouveau le temps de faire jaillir les couleurs sur la toile. Découvrir un sens nouveau à ma vie. Car si la vie est un jeu de dés, j'aime penser que c'est moi qui les fait rouler.

La Gaume, pays des vallées et des rivières, des forêts mystérieuses et de la brume, de l'authenticité et de la douceur de vivre s'impose à mon esprit comme le lieu idéal pour battre en retraite et me réinventer.

Ma décision est prise. Dès demain, je me lancerai à la recherche de mon refuge « méridional ».



Case 42 – Le labyrinthe

Je me suis levé très tôt ce dimanche matin. Dehors, il fait froid et humide. Une brume légère flotte dans le jardin. La pluie de la nuit a fait fondre la neige qui hier encore recouvrait la campagne.

C'est rasé de près et gonflé d'une énergie nouvelle que je descends à la cuisine pour me préparer un petit déjeuner. En passant par le salon, je jette quelques bûchettes dans l'âtre afin de ranimer les braises du foyer endormi.

Une heure plus tard, je saisis mon pardessus et ma canne-épée dont je ne me sépare plus depuis l'agression dont j'ai été victime l'année dernière à la sortie du tribunal. Trois voyous cagoulés m'ont roué de coups et m'ont planté un couteau dans le ventre. Ils ont disparu dans la nature. On ne les a jamais retrouvés. Je pense qu'il s'agissait d'une vengeance. Deux semaines d'hôpital et une longue convalescence m'ont donné le temps d'apprécier l'humilité de ma condition humaine et de réfléchir à la fragilité d'une vie.

Je me glisse au volant de ma voiture. Elle démarre docilement. Le ronronnement du moteur a quelque chose de rassurant. Solidement campé dans mon siège, le volant bien en main, j'ai la

sensation de contrôler le monde. Déjà devant moi apparaissent les premières lueurs de Bruxelles. La bruine cesse de tomber. Je gare ma voiture dans une impasse.

Les premières lueurs du jour enveloppent maintenant les lieux d'une clarté incertaine. Je déambule au hasard, parcourant le labyrinthe des rues calmes. Quelques ombres emmitouflées jusqu'aux oreilles glissent silencieusement autour de moi. L'éclairage des vitrines se reflète sur les pavés luisants.

Je bifurque à droite, puis prends la deuxième ruelle à gauche. J'arrive sur la place du Grand Sablon où les échoppes bariolées du marché des antiquaires, faseyant sous la brise matinale, semblent attendre les badauds. La bonne odeur du café frais se mêle à l'humidité du petit jour.

Parcourant ce dédale de toile, je regarde distraitemment les marchandises hétéroclites quand tout à coup, mon regard est attiré par une étrange échoppe, adossée à l'église Notre-Dame. Je me dirige lentement vers celle-ci. Je frissonne. Deux lampions en cuivre l'éclairent sommairement. Dans un coin sombre au fond de l'échoppe, une vieille dame aux longs cheveux blancs semble dormir. Sur l'étal sont exposés pêle-mêle des dizaines de jeux anciens : je distingue des jeux de dés, de cartes, des tarots, des jeux d'échecs et de

dames aux pions en bois, des toupies de toutes les tailles. Je prends en main une de ces belles toupies en bois qui m'ont tellement amusé dans mon enfance. Je la contemple en souriant. Emergeant soudain de l'ombre, la vieille dame du fond de l'échoppe s'approche. Ses yeux noirs et brillants, en amande, plongent au fond des miens. Ils semblent lire au plus profond de moi-même comme dans un livre ouvert.

Surpris, je lâche la toupie qui rebondit sur le sol et roule sous l'étal. Nous restons là un instant, elle et moi, à nous contempler dans l'intensité de l'instant. Son regard doux et malicieux m'inspire un grand respect. J'ai l'impression étrange de la connaître depuis la nuit des temps. La gorge serrée, je ne peux prononcer un seul mot. Elle me sourit tendrement et sans me quitter des yeux, m'offre une boîte contenant un vieux jeu de l'oie en bois.

Je prends le jeu avec déférence. Elle ferme les yeux et, d'un geste souple, m'invite à poursuivre mon chemin. Retournant au fond de son échoppe, elle disparaît dans l'ombre.

Sans un mot, je m'éclipse lentement, serrant contre moi le précieux présent. Le soleil perce les nuages et la brume, pour éclairer de ses doux rayons d'hiver le marché de la place du Grand Sablon.

Je m'assois sur un banc, le cœur battant et les yeux humides d'émotion. Je pose le jeu de l'oie sur mes genoux et contemple la spirale labyrinthique de 63 cases, représentée sur la boîte. J'ôte mes lunettes et passe un coup de mouchoir sur mon front et mes yeux. Un groupe d'enfants joyeux passe devant moi. Une petite fille, m'adresse un joli sourire.

Case 30 – L'épée flamboyante

Que se passe-t-il ce matin ? Qui est cette femme ? Pourquoi ce jeu ? J'ai l'impression étrange qu'une partie inconsciente de mon être s'est réveillée, que les rayons du soleil d'hiver ont repoussé les limites de ma perception du monde. Je me sens plus qu'hier maître de moi-même et de mon destin. Cette rencontre inopinée m'insuffle une énergie nouvelle.

Deux petits oiseaux se posent sur le dossier du banc et chantent un air guilleret. Je prends une grande bouffée d'air frais. Un parfum de printemps précoce flotte en cette matinée. Je me lève et glisse le jeu sous mon bras.

Alors que je m'apprête à poursuivre ma route, un papier jauni s'échappe de la boîte du jeu et tombe à mes pieds. Je ramasse le fragile parchemin. Une adresse y est inscrite ! J'ai quelque peine à la déchiffrer car l'encre noire, appliquée à la plume, a mal supporté le poids des ans : *Sir Peter Goose, Architecte, 63 rue du Palais*. Piqué par la curiosité, je décide de m'y rendre sur le champ.

Case 63 – Le château de l'oie

Rue du Palais, ce nom me dit bien quelque chose mais je suis incapable de situer la rue au cœur de la ville. J'entre donc dans une librairie pour me procurer un plan. Chose faite, je cherche avidement dans le répertoire : rue de la Presse, rue du Pont Neuf, place des Palais, rue du Palais ! Je l'ai trouvée ! C'est tout proche. Pressant le pas, je me dirige vers cette petite rue. A droite, encore à droite, à gauche. Non ! C'est une impasse ! Ah ! Voilà, ici ! J'entre dans cette rue comme Agamemnon au cœur de Troie. J'ai l'étrange sentiment d'avoir déjà vécu cet instant auparavant. Bon sang ! Je suis déjà passé ici maintes fois, je sais.

Arrivé dans la rue, je m'écarte pour laisser passer un cortège funèbre sortant du numéro 58. Un peu plus loin, un gros chien furieux, grognant et menaçant s'élance vers moi, babines retroussées. D'un calme olympien, je le repousse de ma canne et il disparaît dans les entrailles d'une maison abandonnée.

Enfin, au bout de la rue je vois la plaque de notoriété du numéro 63 : *Sir Peter Goose, Architecte*. Elle luit d'une lumière bleuâtre fluorescente. Je soulève un gros anneau en fer forgé et frappe à la lourde porte en chêne. Elle

s'entrouvre. Je pénètre dans une vaste pièce aux murs tendus de draps d'un blanc éclatant. Une lumière vive transperce ces draps et donne à la pièce une dimension intemporelle. Je sens vibrer le jeu que je tiens toujours contre moi.

Venant de nulle part, le chant d'une femme s'élève peu à peu et rythme l'espace... Puis, subitement, il s'interrompt.

- Je vous attendais, Monsieur.

Je me retourne vivement. Debout derrière moi, il se tient droit comme un I. Il me contemple de son regard calme et profond, comme s'il me connaissait depuis longtemps. Il a des pattes-d'oie au coin des yeux et son visage, buriné par le temps, rayonne la sérénité. Un costume sombre, un nœud papillon bleu foncé, des cheveux blancs soigneusement peignés en arrière, il a beaucoup d'allure. Il émane de lui un souffle d'éternité.

- Sir Peter Goose ?

- Soyez le bienvenu en ce lieu.

- J'ai trouvé votre adresse par hasard mais je crois que...

Il m'interrompt fermement.

- Désolé de vous décevoir mon cher mais vous devrez repartir dans quelques instants. Alors ne perdons pas de temps. Je sais ce qui vous amène. Vous le découvrirez d'ailleurs par vous-même très bientôt. Je vous en félicite et vous souhaite bonne chance.

- De quoi diable voulez-vous parler ?

Eludant la question, Sir Peter Goose poursuit :

- Je rénove actuellement un ancien moulin au nord de la Gaume, à Chiny plus précisément. Les travaux ne sont pas achevés. Je vous invite à vous y rendre. Participez aux travaux.

- Mais, je ne suis pas architecte !

- Moi je le suis ! Apportez-y ce que vous pourrez. Si cette demeure vous plaît, elle est à vous.

- Je cherche en effet à m'installer en Gaume... Quel est le prix de ce moulin ?

- Il est inestimable mais je n'ai aucun esprit de lucre. Je sais que c'est la demeure que vous recherchez. Alors en voici les clefs. Adressez-vous à Maître Pierre. Il tient l'Auberge de l'Oie et le Gril en surplomb de la Semois. C'est un de mes amis. Il vous mènera au moulin.

Il me tend deux belles clefs de bronze. Je les saisis et les glisse au fond de ma poche. Subitement, les draps blancs se mettent à battre, comme agités par un vent violent. Un tourbillon de lumière enveloppe Sir Peter Goose. Il recule et prononce deux mots que je ne comprends pas :

- Egayov Nob !

La mélodie inversée d'un hymne méconnaissable m'emporte et je suis projeté au dehors par le souffle d'une force magnifique. La porte d'entrée se referme d'un claquement sec et je perds connaissance.

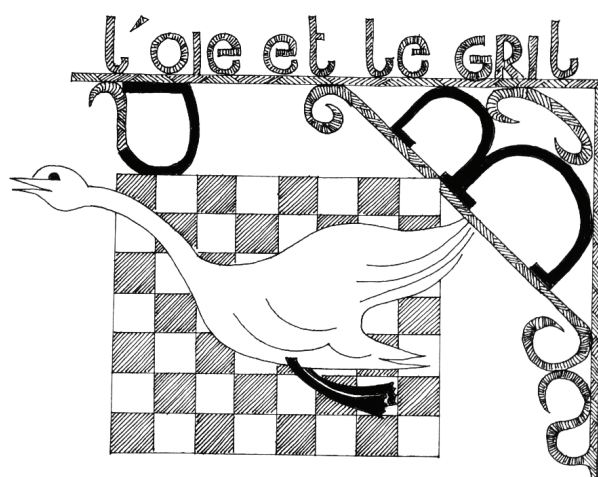
Case 58 – Le tombeau

Lorsque je reviens à moi, j'ouvre doucement les yeux. J'ai froid. Je suis assis sur le banc que j'avais élu en quittant le marché des antiquaires, mon jeu et ma canne-épée posés à côté de moi. Je glisse la main dans ma poche et sens le bronze froid des deux clefs. Je regarde ma montre : midi ! Le soleil fait de son mieux pour réchauffer cette journée d'hiver qui décidément prend une tournure extraordinaire. Ses rayons caressent la peau de mon visage et lui redonnent un peu de couleur. Je reviens à la vie. J'ai une faim de loup. Je regagne ma voiture à la hâte. Ecrasant l'accélérateur, je retourne chez moi, emportant mes trésors, l'esprit bouillonnant et le cœur gonflé d'espérance.

Je dors très mal cette nuit-là. L'histoire incroyable qui m'est arrivée me trotte dans la tête. Je n'ai cependant pas rêvé ! Durant toute l'après-midi de dimanche, j'ai examiné le jeu de l'oie et les deux clefs de bronze. Le tout est bien réel.

La clarté de l'aurore annonce la naissance d'un jour neuf. J'ouvre la fenêtre et l'air frais entre dans la pièce. Je souris en me regardant dans le miroir de la cheminée. Je veux en savoir plus. Le meilleur moyen est de me rendre à Chiny pour tenter de comprendre le mystère que je viens de

vivre. Tout compte fait, j'aimerais peut-être ce fameux moulin en rénovation ! En attendant, je dois régler mes affaires en cours et me préparer au voyage. Je partirai au début du printemps.



Case 19 – L’hostellerie

Nous sommes le 21 mars, jour de l’équinoxe. Mon départ ce matin est salué par une pluie incessante. Je décide cependant de prendre les petites routes : Sombreffe, Namur, Dinant, Beauraing, Wellin, la Barrière de Transinne, Libramont. Je m’arrête à la Ferme des Sanglochons pour déguster une assiette de charcuteries et boire une bière d’Orval.

En ce début d’après-midi, il bruine encore sur l’Ardenne. Les gouttelettes tournoient, soulevées par le souffle de la brise d’ouest. Dans cette fragile douceur du printemps, cette bruine ardennaise porte en elle la promesse d’une éclaircie. A Neufchâteau, je bifurque en direction de Florenville. Les routes sont glissantes et sinueuses. Je ralentis. A Straimont, la brume fantasmagorique de la forêt profonde se lève enfin. L’air doux et humide entre par la vitre entrouverte et joue avec les mèches de mes cheveux. Le subtil parfum de la terre m’enivre. Les nuages se déchirent et laissent passer les rayons lumineux du soleil printanier.

J’arrive au village de la Lacuisine et Florenville m’apparaît, son clocher dominant majestueusement la plaine de la Semois. Il a fière allure. Je franchis la Semois. A quelques

encablures de là, agrippé au versant de la vallée telle un dragon aux écailles bleutées, le village de Chiny semble garder les secrets mystérieux de quelque comtesse d'autrefois.

J'arrive à l'Auberge de l'Oie et le Gril. Les nuages ont pratiquement disparus. Un air doux et humide baigne l'espace. Le ciel a retrouvé son bleu lumineux, parsemé de quelques moutons blancs.

Je pousse la porte, entre dans le hall et m'adresse à la réception :

- Bonjour Madame, j'ai réservé une chambre il y a deux semaines. Je suis...

La dame au large sourire n'attend pas que je termine ma phrase ! Elle cherche déjà ma clef pendue au tableau. Elle a une jolie robe blanche et un tablier en tissu bleu. Sa voix chante ce délicieux accent gaumais.

- Bonjour Monsieur ! Attendez, attendez, où ai-je mis la clef ? Ah ! La voilà ! Vous savez, il n'y a pas grand monde dans mon auberge en cette période. Vous verrez, je vais vous soigner comme un coq en pâte. Vous ne voudrez plus repartir là-bas, dans vos brumes du Brabant !

- Merci Madame. Je ne doute pas un instant du plaisir que j'aurai à séjourner ici !

- Le souper sera servi à 7 heures. Cela vous laisse un peu de temps pour vous reposer. Vous devez être fourbu après la route !

- Un peu de repos me fera du bien, en effet. Dites-moi Madame, je voudrais parler à Maître Pierre. Pouvez-vous me dire où le trouver ?

- Mon mari ? Vous le connaissez ? Je lui ferai part de votre arrivée. Il se fera un plaisir de passer la soirée au coin de l'âtre avec vous. Il a tant de belles histoires à raconter ! Tenez, voici la clef de votre chambre : numéro 6, à l'étage.

- Merci Madame. Non, ne vous dérangez pas, je monterai mes bagages moi-même.

Je la salue et monte l'escalier.

Ma chambre est simple, un peu rustique mais décorée avec goût. Je pose mes bagages dans un coin et m'allonge sur le lit. Je laisse mon esprit vagabonder. Ainsi donc, je suis à Chiny. Je repense à l'extraordinaire journée de février dont tous les détails restent gravés dans ma mémoire. J'ai bien entendu emporté avec moi les clefs de bronze et mon jeu de l'oie. Je m'assoupis peu à peu.

Vers 6 heures, la cloche de l'église du village se met à sonner à toute volée. Je me lève et jette un coup d'œil par la fenêtre. Le ciel est encore bleu mais quelques nuages plus sombres arrivent doucement de l'ouest. Je décide de prendre une douche. J'en profite pour me raser. Les heures de route ont transformé mes joues en hérisson et cette barbe poivre et sel me donne l'air d'un vagabond. Cette barbe ! J'ai de l'admiration pour elle qui pousse courageusement mais est rasée jour après jour. C'est mon mythe de Sisyphe à moi!

Une force nouvelle m'a envahi et je me sens capable de soulever des montagnes. Je descends quatre à quatre les escaliers et m'installe, bien emmitouflé, sur la petite terrasse à l'arrière de l'auberge. Le soleil brille déjà très bas à l'horizon mais il fait ce soir étrangement doux pour la saison. J'admire en contrebas la vallée de la Semois. Je sirote un verre de liqueur d'Herbamour. Je suis tout simplement bien.

A 7 heures, je me glisse dans le petit restaurant qui ne compte qu'une dizaine de tables. Je m'installe, près de la fenêtre. Un peu plus loin, un jeune couple se tient les mains par-dessus les verres. Les deux amoureux se parlent les yeux dans les yeux et ce qu'ils se disent semble plus important que la soupe fumante qui refroidit dans

leur assiette. Dans le coin opposé un vieil homme mange silencieusement. Une couronne de cheveux blancs ceinture sa tête. Il semble plongé dans ses pensées. Il m'intrigue. Il lève les yeux vers moi. Son regard bleu et translucide a la profondeur du ciel du pays. Il me salue d'un geste de la main et me sourit. Je lui rends son salut et son sourire.

Je détourne mon attention vers la patronne qui arrive avec une assiette de pâté. Je commande un verre de vin rouge. Je déguste ensuite une savoureuse côte de veau aux chanterelles assortie de quelques plates de Florenville.

Le vieil homme quitte la table avant moi. Il me lance un regard bienveillant, sourit de toutes ses dents et s'éloigne en hochant la tête.

La patronne revient pour débarrasser la table.

- Chère Madame, ce fut délicieux. Je crois que je vais rester chez vous le restant de mes jours !

Elle rougit un peu.

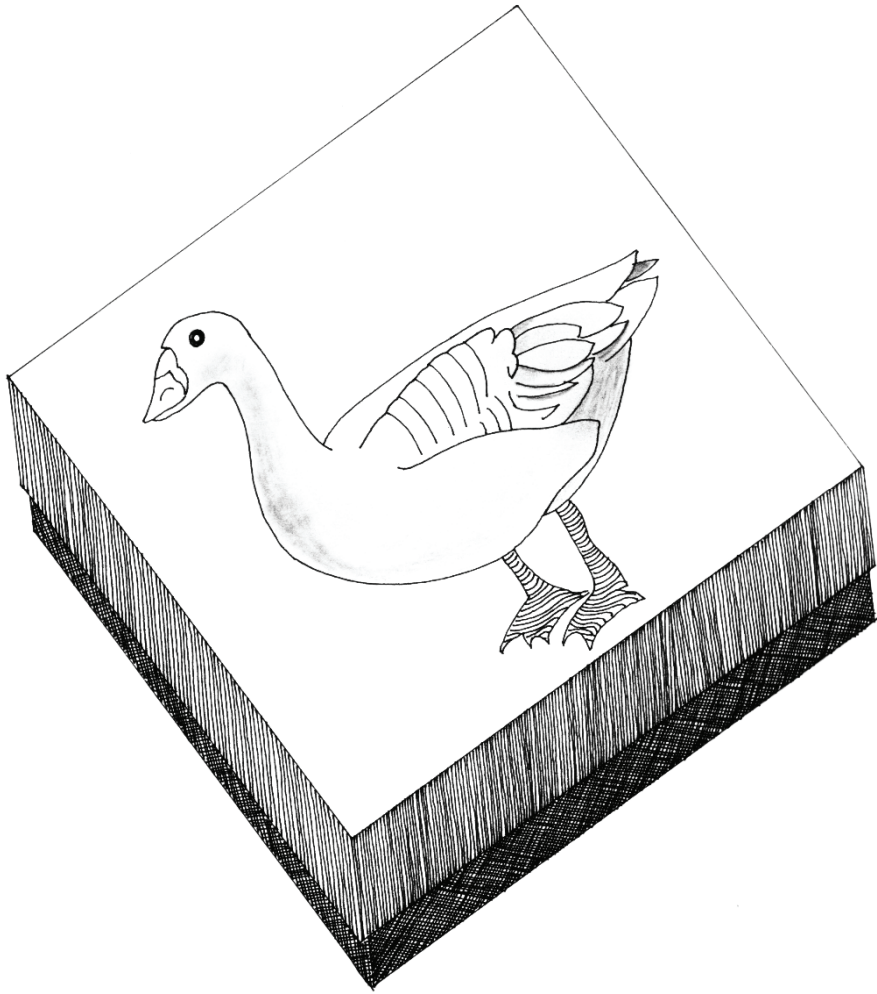
- Ah ! Sapristi, vous aussi ! Vous feriez une belle paire avec Monsieur Butalinca.

- Monsieur Butalinca ?

- Mais, oui ! C'est le vieil homme qui vient de sortir. Il vit à l'auberge depuis longtemps. Il est forgeron à Chiny. On prétend qu'il est un peu fou. Certaines nuits, il sort se promener seul dans la forêt. Les gens du coin l'appellent le «vieux sorcier». Mais c'est affectueux vous savez. On est taquin par ici et on l'aime bien notre forgeron !

- J'irais bien me reposer un peu au salon.

- Mon mari vous y rejoindra dans quelques minutes. Installez-vous.



Case 23 – Une oie

Le salon de l'auberge est un bien curieux endroit. Les murs en pierre du pays, la voûte du plafond bas et les poutres en chêne lui donnent un aspect monacal. D'un âtre impressionnant rayonne une chaleur douce et le crépitement du feu rythme le silence reposant. Il fait chaud. L'odeur du bois et de la fumée enrobe la pièce. Des fauteuils en cuir brun entourent des tables basses. Trois fauteuils crapaud sont disposés devant le feu. Je prends place dans celui de gauche et allume ma pipe. La patronne remet quelques bûches dans le foyer.

- Quel feu d'enfer ! N'avez-vous donc pas peur que je fonde comme neige au soleil ?

- C'est vrai, vous venez du Nord... Je suis un peu frileuse et malgré la douceur, il fait humide ce soir. Les nuages sombres et la brise du sud-ouest annoncent l'orage. Prenez garde car ils sont souvent violents en début de printemps ! Mais voici mon mari, je vous laisse !

Maître Pierre s'assied près de moi, sans mot dire, dans le fauteuil à la droite de l'âtre. Il a un aspect singulier. Nom d'une pipe ! Il ressemble comme deux gouttes d'eau au libraire qui m'a vendu le plan pour me rendre rue du Palais ! Il prend la parole :

- Bonsoir Monsieur. Je vous attendais. Sir Peter Goose m'a annoncé votre venue. Je vais vous indiquer où se trouve le moulin. Etes-vous certain de vouloir vous y rendre ?

- Oui.

Tournant la tête, il appelle doucement son épouse qui se tient non loin de là.

- Ma chérie, apporte-nous de l'Orval s'il te plait.

Elle acquiesce et disparaît dans le couloir. A cet instant, monsieur Butalinca entre de la pièce, s'avance lentement vers nous et se glisse sans mot dire dans le fauteuil du milieu, face au feu. La patronne dépose les bouteilles d'Orval et trois verres sur la table. L'éclat du feu se reflète dans chacun d'eux. Maître Pierre débouche les bouteilles et verse le divin breuvage dans chaque verre. Un chat noir, souple comme un serpent, bondit sur les genoux de Monsieur Butalinca et s'y blottit, non sans avoir cherché la place la plus confortable. Une bûche glisse et des myriades d'étincelles s'élèvent dans la cheminée. Nous restons silencieux quelques instants. Maître Pierre reprend la parole.

- Le moulin se trouve dans la vallée, au bord de la Semois. Descendez par la route de la chapelle

Notre-Dame et franchissez le pont Saint-Nicolas. Un sentier sur la gauche longe la rivière. Le moulin est à quelques pas de là, parmi les chênes.

Monsieur Butalinca caresse tendrement le chat qui ronronne de plaisir. Ses yeux sont plongés au cœur des flammes. Il sourit.

Tirant une bouffée de ma pipe, je demande à Maître Pierre :

- Dans quel état se trouve le moulin et à qui appartient-il ? Que puis-je y apporter ?

- Cette bâtisse est belle. Belle et fragile à la fois. Sir Peter Goose et tous les hommes qui sont venus ici avant vous la rénovent et la solidifient avec amour. Elle est un trésor qui appartient à celui qui verra en elle le bien précieux sur lequel il est prêt à veiller. Vous pouvez lui apporter peu et beaucoup à la fois. Vous lui avez déjà apporté une contribution du simple fait de votre présence ici.

L'énigmatique Maître Pierre lève son verre aux reflets dorés puis le porte à ses lèvres. Il boit une gorgée et poursuit :

- Tout dépend maintenant de votre courage, de votre force, de votre persévérance, mais aussi de votre humilité et de votre intelligence à trouver en

vous ce qui y est encore caché. Désirez-vous toujours vous rendre à ce moulin ?

J'acquiesce un peu troublé.

Monsieur Butalinca prend pour la première fois la parole.

- Je suis sincèrement heureux de votre passage Monsieur. Je connais l'endroit comme personne d'autre ici. A la suite de Maître Pierre, je dois vous avertir encore du risque que vous prenez. A vous de décider si le jeu en vaut la chandelle. Vous pouvez encore renoncer... Cette bâtisse se trouve à l'emplacement précis d'un ancien site celte. A cet endroit, des courants telluriques particuliers s'ajoutent aux ondes de la rivière. Ils sont d'une telle intensité que l'homme réceptif qui séjourne en ce lieu les ressent au plus profond de son être. Ils produisent en lui un effet mystérieux. Oseriez-vous quand même vous y rendre ?

- Oui !

- Qu'il en soit ainsi ! Monsieur, prenez avec vous les deux clefs de bronze. C'est moi qui les ai forgées. Elles vous seront nécessaires.

Nous levons ensemble nos verres, trinquons et plongeons nos lèvres dans la mousse épaisse. Le

chat saute des genoux du forgeron pour se rapprocher du feu. Au loin, un grondement sourd annonce l'orage. J'entends le cri d'une oie dans le jardin.

Toute la nuit, les éléments se déchaînent. Les coups de butoir du vent font grincer les volets de l'auberge. La pluie ruisselle du toit et déborde des corniches.

Etendu sur mon lit, je regarde le plafond que les éclairs illuminent par saccades. J'ai le sentiment de visionner un vieux film muet en noir et blanc. Peut-être est-ce celui de ma vie.

Case 6 – Le pont

L'orage s'en va au loin. La pluie s'interrompt. Je me lève et regarde par la fenêtre. Il fait encore noir. J'enfile mes vêtements, prend les deux clefs de bronze et descends les escaliers à pas de loup. Tout le monde semble dormir. Je me faufile silencieusement dans le couloir. Soudain un spectre noir me frôle les jambes. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Bon sang, ce satané chat ! Je lui donne quelques caresses et il s'en va en ronronnant.

En pataugeant dans les flaques, je m'engage à pied sur la route qui plonge vers la Semois. Dans le silence de la nuit, il me semble distinguer des chuchotements sur ma droite. Je m'arrête un instant à hauteur de la chapelle Notre-Dame. Une lueur rouge en éclaire faiblement le chœur. Le bouillonnement furieux de la rivière, gonflée par la pluie d'orage, résonne dans la forêt. Je franchis les cinq arches du pont Saint-Nicolas et me trouve à présent sur l'autre rive. Je prends le sentier rocailleux qui mène au moulin. Je chemine avec peine car la pluie a rendu les pierres glissantes. Entre les nuages qui s'étirent, les étoiles scintillent dans le ciel bleu nuit et la pleine lune éclaire ma progression.

Mon cœur bat la chamade. Dans les premières lueurs de l'aube, le moulin est là. Il enjambe un bief de la Semois. Je m'approche. Brusquement, surgissant de l'arrière du bâtiment, un groupe d'oies s'élançe vers moi en criillant. Elles m'entourent puis, calmées, passent leur chemin.

Je fais le tour de la bâtisse. Ses murs sont composés de solides pierres du pays, ses volets en bois vermoulus sont ouverts. Il se dégage d'elle une sensation d'harmonie. Il ne lui manque apparemment que le toit.

La forêt enveloppe le moulin telle un écrin. Les premières lueurs de l'aurore apparaissent et je pénètre dans la demeure. J'avance calmement entre ses murs nus. Je me sens étrangement léger, comme si la pesanteur s'estompait et que mon corps, libre, glissait sur un tapis de soie. Je n'ai pas peur. Ma tête bourdonne légèrement. Je me sens en accord parfait avec cette demeure étrange au cœur de laquelle j'évolue. Je vérifie la présence des deux clefs au fond de ma poche. J'entends au loin les oies qui criillent à nouveau. Un frisson d'excitation me parcourt l'échine.

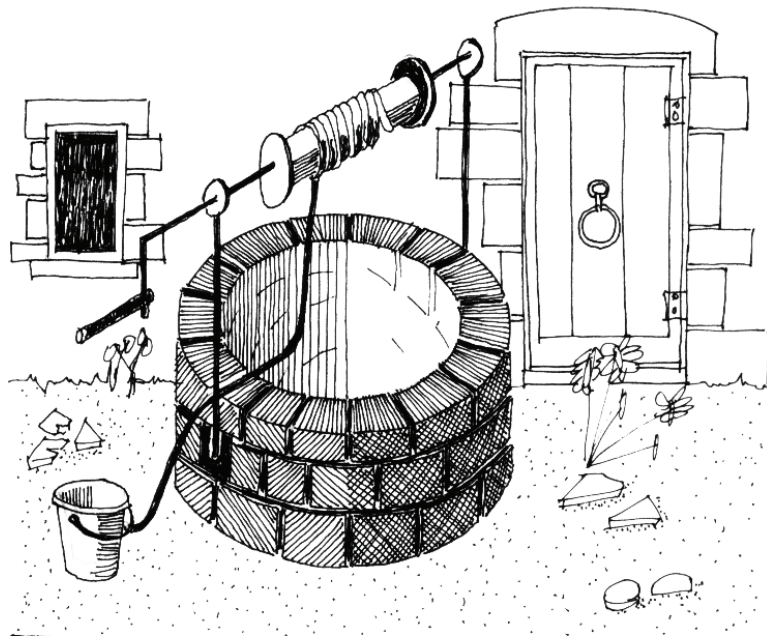
Je monte l'escalier qui mène à l'étage inachevé. Une large flaque d'eau de pluie recouvre une partie du dallage noir et blanc. Je m'en approche. La pleine lune se reflète à sa surface. Je me penche et contemple le reflet de mon visage,

marqué par le temps, entouré de cheveux gris et aux grands yeux curieux. Une larme me titille le coin de l'œil. Elle tombe dans la flaque. L'onde fait un rond dans l'eau... et graduellement, je vois mon reflet changer d'aspect ! Ecarquillant les yeux, je ne vois plus maintenant que le visage souriant d'une jeune femme ! Elle est belle. Ses yeux noirs, en amande, me regardent avec tendresse. Ses cheveux sombres et luisants tombent délicatement sur ses épaules nues. J'ai l'étrange impression de l'avoir déjà rencontrée.

Lentement, l'eau de la flaque se met en mouvement. Puis subitement, le mouvement s'accélère et se transforme en tourbillon. La montre à mon poignet vole en éclat ! Je fais un pas en avant et bascule tête la première au travers de l'eau. En un instant, je suis englouti.

Je tombe en tournoyant aux frontières d'un puissant cyclone d'eau et de vent. Ma chute n'en finit pas. Je ferme les yeux. Au bout de ce plongeon, je heurte de plein fouet une nouvelle surface aqueuse dans laquelle je m'enfonce profondément. Je tente de remonter à la surface. L'air me manque. Mes poumons brûlent dans ma poitrine. A la limite de l'asphyxie, je refais surface. Je m'échoue sur une plage de galets, au bord d'un lac au cœur de la forêt. Epuisé, je m'endors.

Lorsque j'ouvre les yeux, je me sens étourdi mais mon corps brûlant se sent régénéré. C'est alors que je vois la jeune femme aux yeux noirs en amande. Elle est là, presque nue, assise à côté de moi.



Case 31 – Le puits

- Où suis-je ?

- Tu es au fond du puits.

- Qui es-tu ?

- Je suis Vénus.

- Mais je te reconnais ! C'est toi qui m'as donné le jeu de l'oie sur le marché, n'est-ce pas ?

Vénus se contente de sourire. Son regard caresse la surface du lac qui s'étend devant nous au cœur de la forêt.

Après un silence, elle dit :

- Le jeu de l'oie est le jeu de la vie, du destin et du hasard. Tu le joues sans le savoir depuis bien longtemps. Tu as eu une vie riche en expériences. Tu as vécu tant de moments de joie, d'insouciance, de douleur, d'échange, d'agressivité, de créativité, d'échec, de rêve et de solitude. Tu t'es conduit vaillamment devant les épreuves de l'existence et tu t'es adapté à la société humaine. Tu lui as sans doute beaucoup apporté. Mais le temps est venu pour toi de faire le point. Je suis là pour t'y aider et te faire

découvrir en toi les parcelles de vérité qui manquent à ta conscience pour poursuivre ta route.

Elle ramasse à côté d'elle un galet qu'elle lance dans le lac. Elle se lève gracieusement et me tend la main. Je la prends.

Nous marchons main dans la main sur la berge silencieuse, baignée d'une chaude lumière.



Case 42 – Le labyrinthe

Nous quittons la berge et nous pénétrons dans la dense forêt de hêtres et de chênes. L'odeur chaude et humide de l'humus nous caresse les narines. Les cheveux noirs de ma compagne sont soulevés par la brise. Tout à coup, un grondement sourd semblant venir de nulle part, fait vibrer le sol sous nos pieds.

Nous passons entre deux pierres dressées. Un calme absolu envahit l'espace et un brouillard très épais nous enveloppe à présent.

- Ne lâche pas ma main, dit Vénus.

Je serre sa main dans la mienne et me laisse guider comme un enfant. Au fur et à mesure de notre progression, l'opacité diminue. Autour de nous, à distances régulières, se dressent les arbres, tels des colonnes en pierres taillées d'une cathédrale gothique. Nous marchons d'un pas rapide. Vénus semble connaître le chemin.

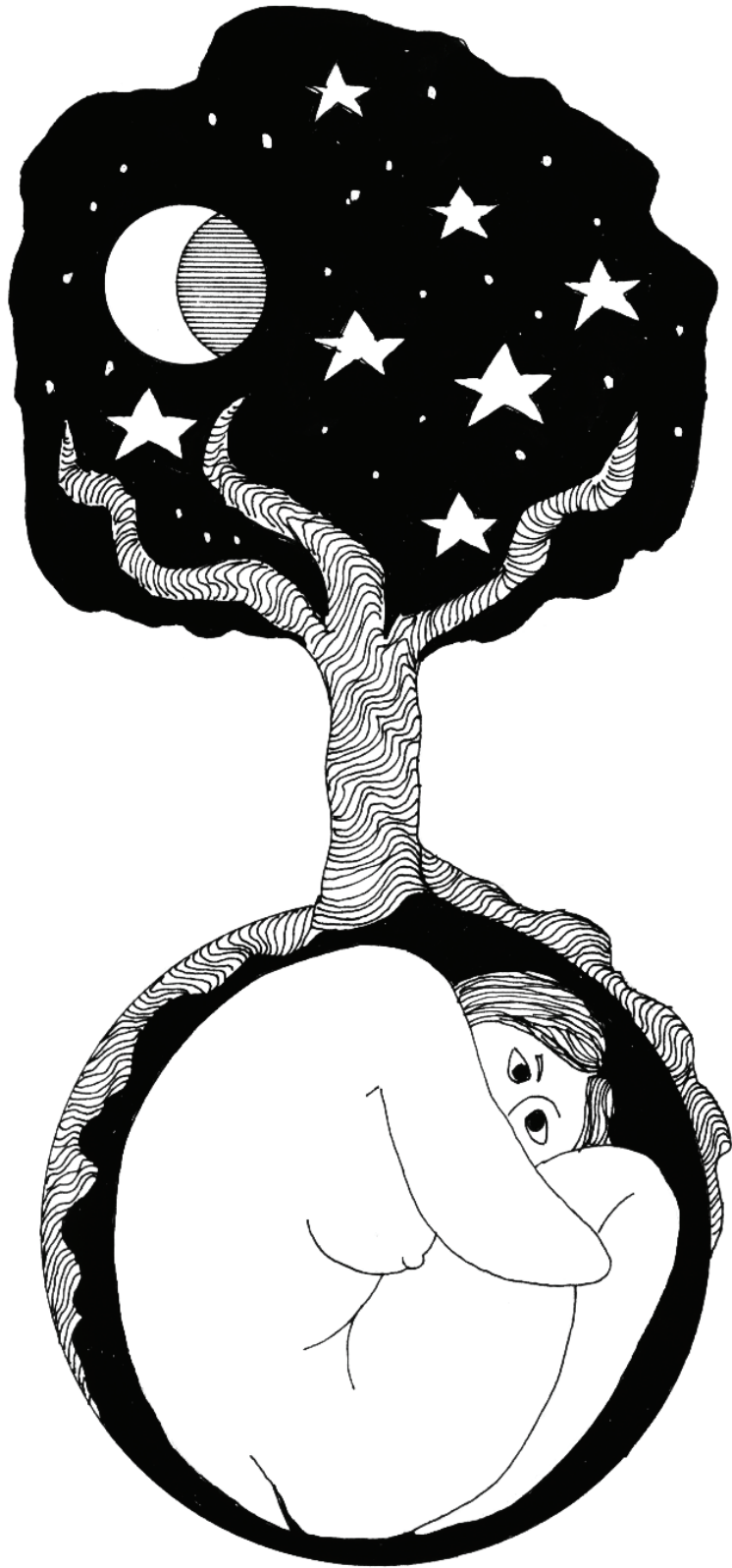
Il me semble entendre des murmures... Progressivement, ces murmures se font paroles. Des rires éclatent. Les paroles se mêlent aux cris. Nous arrivons dans une clairière et je les vois. Une foule innombrable d'hommes et de femmes couchés, assis, debout, qui marchent, courent,

parlent, rient, pleurent et jouent. De tous les âges et de toutes les races, ils tourbillonnent, nous frôlent sans nous voir. Des chants et des musiques en pagaille se mêlent aux mouvements rapides des corps. Dans cette clairière improbable, théâtre de la vie, les jours succèdent aux nuits à un rythme stroboscopique.

Au travers de ce tintamarre étourdissant, Vénus me guide avec assurance. Elle se tourne de temps en temps vers moi pour m'adresser un sourire de réconfort.

Peu à peu, nous parvenons à l'autre bout de la clairière et le calme revient. Les ombres humaines disparaissent et seuls les arbres jalonnent encore notre cheminement. Le brouillard s'évapore.

Nous marchons longtemps au cœur de la forêt. Au détour du chemin, je découvre devant moi une gigantesque tour carrée. Loin au dessus des plus hautes cimes, son sommet semble se perdre à l'infini. Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres de sa base. Je discerne deux lourdes portes de chêne. Vénus s'arrête et s'assied en tailleur face aux portes. J'en fais de même.



Case 36 – Une oie

- Nous voici arrivés à la première étape de notre quête. Pose devant toi les deux clefs de bronze. Je voudrais maintenant que tu fasses le silence en toi et que tu répondes à mes questions. Il n'y a ni bonne, ni mauvaise réponse. Ecoute ton cœur.

J'acquiesce d'un mouvement de la tête, pose les clefs et ferme les yeux...

Après un long moment de silence :

- Que connais-tu du feu et de la lumière ?

Je laisse parler mon cœur :

- La lumière éclaire la beauté de la nature qui nous enveloppe. L'aurore d'un matin calme, la lumière à peine éclos et les ténèbres s'effacent pour faire place au bonheur du jour naissant. La lumière révèle la beauté du monde. Que serait notre monde sans cette lumière chaude qui le réveille chaque jour ?

- Je ne sais pas, intervient-elle, mais j'aime moi aussi la renaissance continuelle du jour. C'est un moment vraiment magique.

Vénus se serre contre moi et me demande dans un souffle :

- As-tu déjà remarqué cette lumière étrange qu'ont les yeux d'une femme amoureuse ?

Je sens la caresse de son regard sur moi. Instinctivement, j'approche mon visage du sien et elle ferme les yeux. Je pose mes lèvres sur ses paupières closes. J'ai le cœur en feu. Elle me demande doucement au creux de l'oreille :

- Que sais-tu de la terre, si belle dans les premières lueurs de l'aube ?

Je ramasse un peu d'humus et contemple ses doux reflets :

- La terre exhale ses parfums profonds, très féminins. Mon corps est « terre » tout comme l'est celui de l'arbre, de l'oiseau ou de la pierre. La vie naît au sein de la Terre Mère, fécondée par le feu du ciel...

Je sens la main chaude et douce de Vénus passer dans mes cheveux. Je la saisis et y dépose un baiser. La présence de Vénus à mes côtés attise mon désir. Une goutte de sueur perle sur mon front. Vénus s'approche et recueille la goutte du bout de sa langue. Elle me regarde en souriant.

- Tu as raison, dit-elle, mais ton corps est également « eau », n'est-ce pas ? Alors que sais-tu de l'eau ?

- Etrange élément que l'eau... Informe, inodore, cristalline et souple, elle mouille tout sur son passage et s'infiltré au cœur de la matière qui la réclame. Elle taraude, façonne la terre à sa guise. Pour moi, l'eau est l'image du changement, de l'évolution. Elle est insaisissable. Elle aime le vent. Elle s'accroche à lui pour se mouvoir, parcourir le monde. Bien souvent, lorsque ces deux compagnons s'excitent au jeu de la tempête, la nature se déchaîne et l'eau montre sa force autant que celle de l'air.

Vénus souffle légèrement dans mes cheveux. Je pose délicatement mes lèvres sur les siennes et nous échangeons le plus doux des baisers.

- Que sais-tu de l'air et du vent ? me demande-t-elle.

Le corps et l'esprit troublés par les événements, je mets un certain temps à formuler ma réponse...

- Il se respire à pleins poumons, il se déguste en bol d'air frais lors de ballades en forêt ou au bord de la mer. C'est là pour moi qu'il est le plus savoureux. L'air est précieux à mon corps comme l'est la liberté à mon esprit.

Vénus m'écoute les yeux mi-clos.

- Pour terminer cette première étape de notre quête, peux-tu me dire quelle est ta conception de l'Univers, ici et maintenant ?

Je suis un peu fatigué de toutes ces questions et Vénus semble le déceler en moi.

- Soit patient, me dit-elle. Qu'est-ce l'Univers ?

- Je conçois l'Univers comme un fluide d'énergie. Cette énergie s'écoule comme un fleuve vers des destinations qui me sont inconnues. Elle charrie la matière qui compose les planètes et les étoiles qui sont les formes solides et gazeuses de cette même énergie. Remonter à la source de ce fleuve, c'est comprendre l'origine de notre Monde, à l'instant du « Big Bang ».

- Bref, tu crois à ce beau gros feu d'artifice ? plaisante-t-elle.

- Pas tout à fait. Dans mon esprit, il ne s'agit pas d'une explosion, mais bien d'un jaillissement d'énergie en un point donné, comme une source d'eau claire. Nous savons aujourd'hui qu'au cœur de chaque galaxie de notre Univers se cache un « trou noir ». La galaxie tourne autour de lui et y est aspirée comme l'eau d'une simple baignoire

qui se vide. Pour moi, chaque « trou noir » est le passage de notre Univers à un autre, c'est-à-dire la source d'un nouveau Monde.

-Intéressant, dit-elle. Et puisque tu parles de passage, je...

Vénus n'a pas le temps de terminer sa phrase. Un grondement lugubre précède un long ébranlement du sol. Une pierre se détache de la paroi de la tour et vient s'écraser en sifflant à quelques mètres de nous. Vénus semble préoccupée.

- Tiens bon ! dit-elle. Nous avons encore un peu de chemin à parcourir ensemble.

Case 52 – La prison

Vénus se lève et m'invite à faire de même. Mon désir d'elle ne faiblit pas et je la prends par la taille.

- Nous avons fait le point sur les quatre éléments matériels classiques et je t'ai fait préciser ta conception de l'Univers. Je pense que tu es prêt pour tenter de pénétrer dans la tour. Tu vois les serrures ? Ouvre l'une des deux portes.

- D'accord, mais laquelle ? Et quelle clef utiliser ?

- Nous arrivons à la seconde étape de notre quête. Nous allons quitter le monde matériel pour entrer dans celui de l'esprit, de l'immatériel. Tu dois prendre conscience des pouvoirs et des énergies qui sont en toi pour accomplir ton destin. Laisse le monde matériel, ses préjugés et ses contraintes derrière toi. Pour continuer ta progression, utilise tes cinq sens, ton intelligence, ton intuition et ton instinct. Mais attention, tu ne pourras ouvrir qu'une seule des deux portes. L'une nous mènera vers le zénith, l'autre vers le nadir...

J'examine les deux clefs avec attention. Sur l'une d'elle est gravée un cœur, sur l'autre, une flamme.

Je me lève et, prenant les clefs, je m'approche des deux portes. A première vue, elles semblent rigoureusement identiques. Je les contemple avec perplexité. Utiliser mes cinq sens, mon intelligence, mon intuition et mon instinct... Oui, mais comment ?

Je décide de procéder méthodiquement en inscrivant mes découvertes successives sur un bout de papier chiffonné trouvé au fond de ma poche.

Je pose ma main sur la porte gauche. Je sens une vibration. J'indique le mot *vibration* à gauche sur mon calepin. Je pose ensuite la main sur la porte de droite. Elle vibre également. J'indique le mot *vibration* à droite également.

Regardant avec attention, je vois qu'une *licorne* décore également les tympans des deux portes.

Puis, je frappe sur chacune des portes au moyen du gros anneau central. A gauche, j'entends un *écho*. A droite l'anneau percutant la porte produit le son d'une *cloche*.

Je recueille sur ma langue un peu de poussière blanche présente sur les moulures. A droite, un goût de *sel*, à gauche, un goût *acide*.

Je hume l'air qui filtre par la serrure. A droite l'odeur me fait penser au *nectar* d'abricot de mon enfance. A gauche, une odeur de *lard* grillé m'ouvre l'appétit...

En résumé :

Vibration
Licorne
Echo
Sel
Nectar

Vibration
Licorne
Cloche
Acide
Lard

Me voilà bien avancé ! Je n'ai jamais été très doué pour les énigmes. Un peu dépité, je reviens m'asseoir près de Vénus qui ne m'a pas quitté des yeux. Elle jette un coup d'œil distrait sur mon papier.

- Elle n'est pas mal ta recette ! me dit-elle en riant. Allez, je vais te donner un coup de main : une licorne s'appelle aussi *unicorne*.

Je corrige mon brouillon :

Vibration
Unicorne
Echo
Sel
Nectar

Vibration
Unicorne
Cloche
Acide
Lard

La lumière jaillit ! En inversant l'ordre des mots je trouve :

Vibration

Echo

Nectar

Unicorne

Sel

Vibration

Unicorne

Lard

Cloche

Acide

- Victoire ! Je sais à quelle porte correspond chaque clef ! La clef avec le cœur doit ouvrir la porte de gauche et celle avec la flamme celle de droite ! Mais maintenant que je sais à quelle porte correspond chaque clef, laquelle vais-je ouvrir ?

- Tu n'as pas encore fait ton choix ? demande Vénus en faisant la moue.

Et mon choix est fait sur-le-champ. J'introduis la clef avec le cœur dans la porte de gauche. Celle-ci s'ouvre sans bruit. Je tends la main à Vénus et nous pénétrons dans une étrange pièce octogonale dont nous n'apercevons pas le plafond. En son centre, un escalier hélicoïdal étincelant monte droit vers l'infini. Sans hésiter, nous entamons la vertigineuse ascension au cœur des ténèbres.

Tels des derviches, nous tournons interminablement, laissant nos corps éreintés s'envoler, aspirés vers le haut dans cette bien curieuse cheminée. Une nouvelle secousse sismique fait vaciller l'escalier.

Enfin, au bord de l'épuisement physique, pris de vertiges, j'aperçois une lumière au-dessus de nous. Nous débouchons sur un plateau rond et lisse de grande dimension. Regardant autour de moi, j'ai l'impression étrange de sentir mon corps flotter au cœur de l'irréel. Aucune barrière n'entrave la vue aux confins de ce plateau mais il n'y a absolument rien d'autre à voir que le soleil qui descend à l'horizon. J'ai du mal à reprendre mes esprits.

Vénus me prend dans ses bras et pose sa tête contre mon épaule.

- C'est beau n'est-ce pas ? Il n'y a ici que toi, le soleil et moi. Pose la deuxième clef contre ton cœur. Peux-tu me dire ce qu'est la conscience pour toi ?

Après quelques instants de réflexion, je lui explique ma perception des choses :

- Je pense que la conscience universelle est une forme d'énergie. Elle a une influence sur ma vie humaine qui y est sensible. Ma complexité

cérébrale me permet de capter une partie de cette conscience universelle. Mon cerveau agit comme un « stradivarius » qui me permet d'augmenter mon degré de conscience en m'ouvrant et me mettant en harmonie avec la conscience universelle. L'intelligence est peut-être en partie la capacité d'un individu à se laisser transpercer par cette conscience universelle, et sa faculté d'apprendre à en jouer et à en jouir...

Vénus m'interrompt et reprend la parole :

- Le temps presse maintenant. Le soleil va bientôt se coucher. Répond à ma dernière question. Que te manque-t-il pour donner un véritable sens à ta vie ?

Cette fois, je ne dis pas un mot. Je m'approche d'elle et prend ses mains dans les miennes. Elles sont chaudes. Mon regard plonge au plus profond de ses yeux noirs. Elle baisse la tête et je pose mes lèvres sur son front. Elle m'embrasse sous l'oreille puis sur mes paupières closes. Je trouve ses lèvres les yeux fermés et je l'enlace. Nous nous laissons glisser sur le sol, langue contre langue. Tendresse et caresses, Vénus me chevauche en amazone. Nous restons longtemps unis l'un dans l'autre, nos corps et nos âmes vibrant à l'unisson. Notre sueur coule et se mêle. Elle vient en moi et je viens en elle. Elle est en moi et je suis en elle.

Vénus laisse couler ses larmes. Est-ce de la tristesse ? Est-ce du bonheur ? Je crois que c'est simplement la vie. Elle se blottit dans mes bras comme une chatte et s'endort. Je veille sur son sommeil. Le soleil descend à l'horizon.

Case 63 – Le château de l’oie

Vénus se réveille. Elle glisse le long de mon corps tel un serpent. Posant délicatement ses lèvres sur les miennes, elle m’embrasse tendrement.

- Le temps est venu de reprendre le chemin vers la troisième étape de notre quête. Si tu ne dois te souvenir que d’une seule chose de notre rencontre, que ce soit celle-ci : Aime ton prochain comme toi-même. N’oublie jamais cela. Seul l’amour de toi, de l’autre et de l’humanité tout entière, alliés à la connaissance et la conscience te permettront de grandir et à l’Univers d’exister. Ne perd pas ton temps à combattre le mal. Utilise ton temps à faire grandir le bien.

Alors, Vénus prend la clef que j’avais posée à mes côtés et me chevauche à nouveau. Elle ouvre ma chemise et pointe la clef sur mon cœur. Puis, de toutes ses forces, elle l’enfonce au plus profond de moi.

Je la regarde au fond des yeux.

Ma vue se trouble et tout commence à tourner autour de moi. La terre se met à trembler pour la troisième fois. Avant de perdre connaissance, je sens la tour vaciller et s’effondrer.

Puis, je suis entraîné dans un tunnel doux comme le duvet d'une oie. Je passe au travers de draps blancs étincelants qui s'écartent pour me laisser passer.

Prologue

J'ouvre doucement les yeux. Je me sens léger et libre comme l'air. Je ne peux cependant pas bouger. Je réalise enfin être dans le moulin de Chiny. Le léger bourdonnement dans ma tête et le sentiment d'extraordinaire harmonie me semblent familiers. Avec un certain étonnement, je me rends compte que je suis l'une des pierres de la demeure. Autour de moi, mes compagnes vibrent à l'unisson.

Je lève les yeux au ciel et, dans la lumière incertaine du crépuscule, je vois les étoiles scintillantes qui entourent la pleine lune. Je regarde vers le bas et, sur le carrelage à damier noir et blanc d'un jeu d'échec, je me vois prendre place à côté de la Reine qui m'attend...